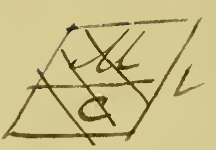
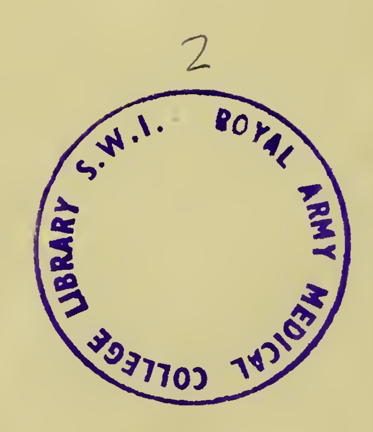
OFFERT À LA BIBLIOTHEQUE DES OFFICIERS
DE SANTÉ DE L'ARMÉE BRITANNIQUE, À CHATHAM
PAR H. LARREY
EN MÉMOIRE DE SON PÈRE





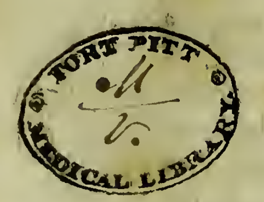


2





Offert à la Bibliothèque des Officiers de santé
de l'armée Britannique, à Chatam,
par M. Larrey
en mémoire de son père





ÉLOGE

DE

J.-D. LARREY,

PAR

M. E. PARISET,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine.

Lu à la séance annuelle de l'Académie royale de Médecine, le 25 novembre 1845.

Lorsque j'eus l'honneur de prononcer devant vous l'éloge de Desgenettes, je disais que, sous une plume éloquente, cet éloge eût aisément pris le mouvement et l'éclat d'un poëme héroïque (1). J'oserai dire aujourd'hui que, dans la bouche d'un Bossuet ou d'un Fléchier, l'éloge que vous allez entendre s'élèverait comme de lui-même à la dignité sainte d'une oraison funèbre. La médecine a ses martyrs et ses gloires comme la religion; et si vous remettez un moment dans vos esprits les nobles

(1) *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, t. VII, p. 111.

qualités qui forment le chirurgien militaire, la patience et le courage, la douceur et la fermeté, la pitié la plus tendre et la sévérité la plus inflexible, une vigilance infatigable, un entier oubli de soi-même, un dévouement absolu pour les malheureux; et, lorsqu'il faut secourir la souffrance, réparer les ruines d'une organisation mutilée, et rallumer une vie près de s'éteindre, un génie inventif, dont les soudaines inspirations mettent, pour ainsi dire, entre les mains des ressources inespérées, et des procédés où la hardiesse est tempérée par la prudence, et l'audace par le sang-froid ; si, dis-je, vous rassemblez toutes les parties de ce tableau, et si ce tableau s'achève dans votre pensée, cherchez s'il est une seule de ces vertus de l'âme, s'il est un seul de ces talents de l'esprit, qui ait manqué à l'homme dont je dois vous entretenir, à l'un des plus illustres membres de votre compagnie, à Jean-Dominique Larrey. Du reste, messieurs, vous le savez, ce n'est pas dans un seul lieu, ce n'est pas dans le paisible cours d'une vie tranquille et uniforme, qu'il a déployé des qualités si rares; il les a signalées dans toutes les parties du monde, sur les mers et dans l'horreur des tempêtes, sur les continents et dans le fracas des batailles; il les a portées partout avec lui, à travers toutes les vicissitudes de la vie la plus agitée, d'une vie rudement éprouvée par la fatigue, la faim, la soif, par les ardeurs du Midi, par les frimas du Nord, et dans ces extrémités également cruelles, toujours semblable à lui-même, toujours plein d'énergie et d'humanité. Critiques vulgaires, n'ayez pas le lâche et honteux courage de relever dans les écrits d'un tel homme quelques méprises de noms, quelques erreurs de temps ou de lieux, quelques théories imparfaites sur les phénomènes les plus impénétrables de notre économie. Sachez que des taches si légères sont effacées par l'éclat de ses actions, et que ce sont ses actions qui ont consacré pour jamais sa mémoire. On n'oubliera jamais que, non moins intrépide que le soldat dont il partageait les destinées, il s'est plus d'une fois précipité sous le feu des canons ennemis, dans des grêles de balles et de mitraille, pour arracher à la mort les glorieuses mais déplorables victimes de nos tristes guerres: que, pour les panser et pour les nourrir, il leur a fait plus d'une fois abandon de ses vêtements, de son linge, de ses propres vivres; et que, plus d'une fois, entouré par des milliers de plaies effroyables, de ces énormes plaies du boulet et de l'arme blanche, on l'a vu soutenir pendant trente heures, sans repos, sans nourriture, le pénible soin de remédier à tant de maux; lasser par ses efforts ceux de ses auxiliaires les plus vi-

goureux, les plus patients, les plus résolus; et, tout trempé de sueur et couvert de sang, n'abandonner enfin ce grand travail qu'après le pansement complet du dernier blessé. En déserter un seul eût été pour lui pire que la mort. Voilà ce qu'a fait Larrey pendant les vingt-deux années d'une guerre sans exemple dans les annales du monde; voilà ce qu'il a fait, les années suivantes, dans le service des hôpitaux militaires : service où ne se représentent que trop souvent, même en pleine paix, des accidents non moins désastreux qu'à la guerre. Voilà aussi, messieurs, ce qui doit être l'éternel objet de vos hommages. Y substituer dans nos souvenirs de vaines et puériles remarques serait un sacrilége et une impiété. Mais il est temps d'entrer dans les détails d'une vie que toutes les nations ont honorée, et qui a été pour la chirurgie française, que dis-je? pour la France elle-même, un des plus glorieux ornements.

Jean-Dominique Larrey naquit en 1766 à Baudéan, village de la vallée de Campan, aux pieds des Hautes-Pyrénées. Ses *Mémoires* n'apprennent rien sur sa famille ni sur sa première éducation. A treize ans, il fut envoyé à Toulouse, où l'un de ses oncles, Alexis Larrey, était chirurgien-major et professeur du Grand-Hôpital. Cet oncle lui fit faire ses études au collége de l'Esquille, et le mit ensuite au nombre des élèves auxquels il enseignait la médecine. On a vu dans l'éloge d'Esquirol à combien de travaux divers et avec quels succès étaient appliqués ces élèves (1). En 1787, Larrey vint à Paris. Il apprend à son arrivée qu'un concours est ouvert pour des places de chirurgiens de la marine. Entraîné par son instinct pour les voyages, il concourt, il est nommé, il se rend à Brest. Chemin faisant, il salue à la Trappe le tombeau d'Adélaïde et du comte de Comminges; à Laval, l'humble demeure où Ambroise Paré vint au monde. A Brest, après deux examens, les officiers de santé en chef de la marine le nomment chirurgien-major des vaisseaux du roi; faisant en cela violence à l'usage, car Larrey n'avait pas vingt et un ans, et n'avait pas navigué.

On préparait une expédition que des raisons politiques firent contremander. On licencia la plupart des nouveaux chirurgiens. Larrey fut du petit nombre de ceux que l'on conserva. Il eut ordre de s'embarquer, en sa qualité de chirurgien-major, sur *la Vigilante*, frégate qui allait, à l'île de Terre-Neuve, protéger la pêche de la morue. Ici, tout est nouveau pour Larrey, même dans son service. Néanmoins tout fut prévu, réglé,

(1) *Mémoires de l'Académie royale de médecine*, t. XI, p. XXXIII.

conduit, comme l'eût fait une expérience consommée. C'est que l'activité de l'esprit supplée à tout. Dans le récit qu'il a fait de cette première campagne, vous trouvez de curieuses observations de médecine, d'histoire naturelle et de climatologie ; des infortunes de pauvres naufragés, touchantes comme les épisodes de l'*Odyssée;* et dans les sauvages de ces âpres régions, des traits d'humanité qui feraient honneur aux peuples les plus polis. Parti de Brest en avril, Larrey y rentra en octobre; et pendant ces six mois passés sous le ciel le plus inégal, et malgré la gravité des maladies aiguës ou chroniques dont fut affligée plus de la moitié de l'équipage, sur quatre-vingts personnes, Larrey n'eut à regretter aucune perte. La frégate désarmée, Larrey fut libre, et revint à Paris.

On entrait dans le grand hiver de 1789, et tout ensemble dans nos calamités politiques. Cette année, et les deux années suivantes, Larrey suivit, sous l'illustre Desault et l'illustre Sabatier, le traitement des premières victimes de nos discordes. Bientôt s'alluma cette guerre dont les feux ont, pendant plus de vingt ans, embrasé l'Europe et troublé toutes les parties du monde. Le 1er avril 1792, Larrey était à Strasbourg avec les fonctions de chirurgien-major des hôpitaux de l'armée du Rhin. Dès les premiers pas, c'est-à-dire dès les premières victoires de cette valeureuse armée, Larrey fut frappé de l'imperfection du service chirurgical. C'est à une lieue du champ de bataille que se tenaient les ambulances. La bataille terminée, ces ambulances rencontraient dans leurs mouvements des milliers d'obstacles, et vingt-quatre, trente, trente-six heures s'écoulaient avant que le blessé reçût aucun secours : abandon cruel, et plus meurtrier que le fer même de l'ennemi. Saisi de pitié, Larrey conçut le dessein d'une ambulance aussi légère, aussi mobile, aussi rapide que l'artillerie volante. Quelques essais portèrent cette ambulance à sa perfection. Elle fit sur l'âme du soldat la même impression que fit autrefois sur toute une armée la seule présence d'Ambroise Paré. Sûr d'être promptement secouru, le soldat se crut invincible ; et plus d'une fois Larrey a recueilli lui-même les heureux fruits de sa belle invention. Dans l'exposé de la grande bataille livrée le 22 juillet 1793 pour dégager Landau et Mayence, le successeur de Custine, Beauharnais, se plaît à relever les services éminents de l'ambulance, ainsi que les infatigables soins de son auteur; et cette justice que le général victorieux rend à Larrey, Larrey la rend à son tour au zèle de ses collaborateurs, aux lumières du médecin en chef Lorentz, aux talents de ses collègues Percy et Lombard, qui con-

couraient avec lui au bien-être de l'armée et à la conservation des blessés. Au mois d'avril suivant, Larrey reçut l'ordre de se rendre à Paris pour organiser des ambulances sur le modèle de la sienne, et les établir dans les autres armées, car la France en avait alors quatorze.

Mais la Corse était depuis un an dans la main des Anglais. Pour la leur arracher, on levait une armée dans le Midi. Larrey n'eut pas le temps de songer à ses ambulances. On le fit partir pour Toulon, avec le titre de chirurgien en chef de cette nouvelle armée. Une flotte l'attendait à Nice, où elle avait pris des troupes de débarquement. Bloquée dans le port par une flotte ennemie, elle ne put mettre à la voile, et l'expédition fut abandonnée. Appelé à l'armée des Pyrénées-Orientales, Larrey se rend en Catalogne. Il assiste à la prise de Figuières, à la mort de Dugommier, au siége et la presque destruction de Roses, mal défendue par ses rochers et par les rigueurs de l'hiver. Les combats, les assauts, la terrible explosion des redoutes espagnoles, et le froid lui-même, produisirent des morts, des brûlures, des gangrènes et des plaies à profusion. Une seule journée de cette courte guerre en donna près de 700, dont 200 très graves. Dans les douze premières heures, opérations et pansements, tout fut achevé par Larrey, secondé de quelques aides. La paix faite avec l'Espagne, il court à Paris, respirer un moment dans le sein de sa famille et refaire sa santé délabrée. Mais un nouvel ordre le renvoie pour la troisième fois à Toulon; et, dans les loisirs que lui laissait la lenteur des préparatifs militaires, il fit, à la sollicitation d'un grand nombre de chirurgiens de terre et de mer, il fit ce qu'il a fait partout, des leçons d'anatomie et de chirurgie théorique et pratique; leçons qu'il éclairait par des expériences sur des animaux vivants; ne refusant, du reste, ses services à personne, et s'appliquant chaque jour à étendre ses connaissances : car, je le déclare une fois pour toutes, dans quelque situation qu'il se trouvât, jamais Larrey ne perdait l'occasion de voir et d'observer, ni même de communiquer ce qu'il avait appris.

Mais, professeur volontaire à Toulon, il le fut bientôt d'office à Paris. On venait de créer au Val-de-Grâce une école de médecine militaire. Il y fut appelé pour occuper une chaire. Il se proposait, avec ses collègues Dufouard, Chayron, Desgenettes, de donner à l'enseignement une étendue illimitée, et de faire de l'école une véritable académie. Vain espoir! La durée de ses cours fut à peine de deux années. Encore fut-il contraint de les interrompre pour une course à l'armée d'Italie, où l'on voulait des

ambulances volantes. On les voulait apparemment pour l'avenir, ou pour des entreprises ultérieures; car, en Italie, il n'y avait plus de guerre. Par la destruction de cinq armées formidables, les meilleures de l'Empire, et sous les plus habiles généraux; par la prise de Mantoue, l'anéantissement de l'oligarchie vénitienne, la soumission de Rome et la répression des révoltes, le génie de Bonaparte avait, en deux campagnes, mis sous les pieds de la France cette belle partie de l'Europe. Toutefois, Larrey parcourt les principales villes de la Haute-Italie, visite les hôpitaux, y introduit des améliorations, propose surtout d'y attacher des écoles d'anatomie et de chirurgie, forme des ambulances, les fait manœuvrer sous les yeux du général, qui s'en montre satisfait; en établit trois pour les trois divisions de l'armée; règle le traitement de quelques typhus et d'une épizootie cruelle; a le singulier bonheur de voyager avec Desaix, et de voir à Pavie Spallanzani et Scarpa, comme il avait vu à Mayence Starck et Sœmmerring; rend compte à Milan de sa mission, et, comblé de marques de satisfaction, revient à Paris renouer son enseignement. Presque aussitôt il est mandé à l'armée d'Angleterre. J'insiste sur cette succession de déplacements presque instantanés, parce qu'elle fait voir quel était le rapide mouvement qui, dans ces temps de gloire et de malheur, emportait çà et là les hommes et les choses.

Mais, au centre même de ce tourbillon, un grand dessein s'était formé. Bonaparte avait depuis longtemps les yeux sur l'Orient. J'ai essayé dans l'éloge de Desgenettes de montrer par quelle série de sentiments et d'idées Bonaparte, froid et recueilli dans l'éblouissement de ses victoires, faisait de la conquête de l'Égypte l'objet constant de ses méditations favorites. Il voyait dans cette conquête l'empire de la Méditerranée pour la France et l'équivalent de toutes les colonies qu'elle avait perdues. Il y voyait pour lui-même un vaste champ, où il allait déployer sans obstacles l'esprit créateur dont il se sentait animé. Sans obstacle, ai-je dit; car en portant la civilisation dans le sein même de la barbarie, il se flattait de soumettre toutes les volontés, moins par la terreur de ses armes que par la persuasion et l'intérêt; par la modération et la justice de ses actes; par une protection et des bienfaits de tous les instants; par le respect le plus inviolable pour les mœurs, la religion, les habitudes. A l'égard des obstacles plus éloignés que lui susciterait la jalousie des nations, il en appelait à sa vigilance, à sa fortune, à la victoire. En un mot, il allait changer la face de l'Orient, ranimer les sciences dans leur ber-

eeau originel, y réveiller tous les arts utiles, donner au monde l'exemple unique d'un pouvoir fondé sur la foree et l'équité, et réaliser ainsi, je ne dis pas les projets de Sanuto, de Ximenès ou de Leibnitz, mais eeux mêmes d'Alexandre, et se faire une gloire supérieure à la sienne; ear Alexandre était né roi, et son père lui avait mis dans la main toute la Maeédoine et toute la Grèee.

Vous savez, messieurs, avee quel art profond, avec quelle maturité eette grande expédition fut préparée, avee quel empressement elle fut favorisée par le Direetoire, avec quelle fidélité le seeret en fut dérobé à l'inquiète euriosité de toute l'Europe. Vous savez aussi que, eomme Alexandre, Bonaparte marehait avee la Maeédoine et la Grèee, je veux dire avec la foree, le eourage et le savoir, qui montèrent avee lui sur la flotte. Larrey avait été mandé à l'armée d'Angleterre; c'était l'être à l'armée d'Orient. Il vole à Toulon. Médieaments, linge, instruments, tout ee que demandent les néeessités de la guerre, tout est réuni par ses soins, tout est mis en eaisse et embarqué. Des ehirurgiens manquent. Il en demande de partout. Montpellier, Toulouse, l'Italie, lui en envoient eent huit, tous jeunes gens, tous instruits, tous pleins de eourage et de résolution. Il les distribue sur les vaisseaux. Enfin, le 13 mai 1795, la flotte lève l'ancre; elle paraît sur la mer, elle marehe; et, ralliant à mesure qu'elle avanee des vaisseaux partis de Bastia, de Gênes, de Civita-Veeehia, elle arrive eomplète, le 9 juin, sous l'île de Goze, et le 10 devant Malte. Elle demande de l'eau. Malte eonteste, est menaeée, s'épouvante et se rend. En neuf jours tout y est changé. Le 19 juin la flotte reprend la mer; elle est le 28 devant la terre basse de l'Égypte. L'armée débarque. Le 3 juillet, Alexandrie est prise. Le 6, Bonaparte marehe sur le Caire. Ce feu d'aetion, qui se répandait dans toute l'armée, était son arme la plus redoutable. Larrey avait la même ardeur. En eourant sur les pas du général, d'Alexandrie au Caire, du Caire à Suez, de Suez à Saléhieh, el-Ariseh, Gaza, Jaffa, Saint-Jean-d'Aere, Nazareth, dans la funeste expédition de Syrie, et, après sa rentrée en Égypte, d'Aboukir à Héliopolis, Larrey semblait eréer d'une parole des ambulanees, des hôpitaux, des appareils, des écoles et des eours de chirurgie militaire; s'arrêtant sur des ehamps de bataille tout fumants de earnage, ou se jetant sous le eoup même qui venait de frapper Caffarelli, Lannes, Arrighi, Beauharnais et tant d'autres; s'identifiant avee toutes les douleurs pour en assoupir la violenee par de doux pansements, pour en abréger la

durée par ces grandes opérations dont la seule image effraie, et que la gravité du mal ne permet pas de différer; enfin pour en adoucir l'amertume aux braves soldats, aux braves généraux dont il recevait les derniers soupirs; tellement menacé lui-même qu'il voyait tomber autour de lui ses collaborateurs, je dirai mieux, ses émules de courage et d'humanité; ayant à lutter d'ailleurs contre toutes les privations, contre un ciel de feu, contre des vents meurtriers, contre la plus insidieuse et la plus cruelle des maladies, contre la peste; la peste qu'il rencontrait partout, et qui, se glissant par mille voies inconnues jusque dans le sein des hôpitaux, donnait la mort aux malheureux que ses habiles mains avaient sauvés. Ici, messieurs, que chacun de nous s'interroge; que chacun de nous se transporte un moment dans ce torrent de périls, de désastres et de gloire; et que, l'esprit chargé de soucis, le cœur navré de tristesse, le corps brisé de fatigue, il se demande s'il aurait eu le temps, la force, la volonté de suffire, comme Larrey, à une vaste correspondance; de rédiger, comme lui, des instructions; d'étudier, comme lui, des maladies qui pouvaient lui rester étrangères; d'écrire, comme lui, de savantes remarques sur l'hépatitis, la lèpre, l'éléphantiasis, le sarcocèle, la syphilis, si répandue et en général si bénigne en Egypte; sur le scorbut et l'ophthalmie; sur une sorte de fièvre jaune si semblable à celle des Antilles, et pourtant si différente; sur le danger des petites sangsues que le soldat avale en se désaltérant, et qui, implantées sur un point du pharynx ou des fosses nasales, échappent à la vue, et causent des hémorrhagies quelquefois mortelles? Enfin, qui de nous aurait eu, comme lui, la patience de recueillir sur tant de maladies si diverses cette longue suite d'observations individuelles que l'on rencontre, pour ainsi dire, à chaque page de ses *Mémoires*? Et cependant, là ne s'arrêtent point les vues de Larrey; il les porte sur une infinité d'objets qui intéressent les arts, les sciences, la philosophie : par exemple, sur l'incubation artificielle, pratique dont l'invention se perd dans l'obscurité des premiers temps; sur la médecine actuelle des Égyptiens, laquelle n'est pas même l'ombre de l'ancienne médecine; sur la variole et l'inoculation; sur la circoncision, l'infibulation, et cette sorte de suture par laquelle la plus barbare des passions, la jalousie, ferme chez les jeunes filles l'entrée des organes sexuels; sur la population de l'Égypte, c'est-à-dire sur les races très diverses dont elle est composée, et qui en sont comme la vivante histoire; sur l'usage des bains, si favorable à la fécondité des femmes; sur l'état des momies, la

division de l'année, l'agriculture, et quelques points de la botanique et de l'histoire naturelle. Il termine par la peinture de l'Égypte, lorsqu'à l'ouverture de la troisième année de leur séjour, les Français, paisibles possesseurs, après tant de victoires de cette contrée magnifique, s'appliquaient chaque jour à la rendre plus belle, plus riche et plus facile à défendre, en améliorant, en décorant l'intérieur des villes, en établissant des voies de communication, en nettoyant les ports de mer, en élevant des manufactures et des forteresses; infaillibles gages de grandeur et d'opulence qui eussent tourné à la félicité de tout le genre humain; chef-d'œuvre de sagesse que nous eût envié la sublime philosophie des Grecs. Mais sur l'horizon qui l'environne, au nord, à l'est, au midi, s'élèvent des nuées qui apportent la guerre et la destruction. Veuve de ses premiers généraux, l'armée en les perdant a perdu sa fortune. Les triomphes font place aux revers, et aux revers les plus cruels. Séparée d'avec elle-même, affaiblie, défaite par l'ophthalmie, par le scorbut, par la peste, avant d'être même entamée par l'ennemi, l'armée précipitant sa perte par sa bravoure, et traînée dans son propre sang jusqu'aux vaisseaux qui l'attendent, l'armée, désormais sans espoir, consent à retourner en France. Toujours digne d'elle et de lui-même, dans ce grand désordre, Larrey en accompagne les tristes débris. Tous saluent d'un adieu de douleur les rivages de cette brillante contrée qui semble s'éloigner d'eux pour jamais; de cette contrée qu'ils aimaient déjà comme une seconde patrie, et qui leur est arrachée au moment où elle allait devenir dans leurs mains la région la plus délicieuse de la terre. Ainsi s'évanouit ce rêve du génie, auquel allaient succéder d'autres rêves encore plus grands peut-être, et d'un réveil encore plus funeste.

A son arrivée à Marseille, Larrey reçut la plus touchante récompense, et la seule consolation que son cœur pût goûter. Toute l'armée, jointe à ses confrères, vint, par des acclamations unanimes, honorer son courage et ses services. Le gouvernement consulaire était formé; ce gouvernement avait une garde. Larrey dans son absence en avait été nommé chirurgien en chef. Il l'apprit par les lettres flatteuses que lui adressait le ministre de la guerre, Alexandre Berthier. Rendu à Paris, et favorablement accueilli par le premier consul, Larrey prend son service, compose sa *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient*, ouvre des cours de chirurgie militaire expérimentale, songe à satisfaire à la nouvelle loi sur la médecine; et le 10 mars 1803, sous la présidence de son vénérable maître,

l'illustre Sabatier, il soutint à l'École de médecine sa thèse inaugurale sur les amputations, thèse qu'il a refondue plus tard dans un Mémoire général, et tel que le voulait une expérience plus étendue, mais qui alors eut les suffrages de ses maîtres, et lui mérita le titre de docteur en chirurgie. Larrey est le premier de nos temps modernes à qui ce titre ait été déféré.

Ce serait ici, messieurs, le lieu de vous parler de nos changements politiques, et de la puissance de ce principe d'unité qui, n'étant pas dans nos esprits, était dans nos mœurs, et nous ramenait de vive force à la forme du gouvernement que nos témérités avaient proscrite, et que nos anarchies rendaient de plus en plus nécessaire. La république fut proscrite à son tour. Des millions de suffrages élevèrent le premier consul à la dignité d'empereur; et voyez les suites. Un empereur, un chef militaire d'une nation belliqueuse; une nation enivrée de ses triomphes, et chaque jour plus éprise de la dangereuse gloire des batailles : qu'est-ce que tout cela? Ce n'est plus une nation; ce n'est plus qu'une masse de soldats, ce n'est plus qu'un régiment armé contre l'Europe, ou plutôt contre le monde, et conduit par un capitaine habile, intempérant de pouvoir et de renommée, et qui, se plaçant, comme il le disait lui-même, sous la grande coupole de l'histoire, n'aspire qu'à laisser dans le souvenir des hommes une trace que le temps ne saurait effacer. Quelle inépuisable source de guerres, de gloire et d'infortune! De là ces entreprises si malheureuses et si vantées, qui, portant notre valeur et notre impétuosité dans tant de contrées diverses, les remplissaient de terreur et d'admiration. Je n'entends point vous raconter ces illustres et pourtant stériles campagnes. Il doit me suffire de vous rappeler celles où Larrey reçut l'ordre de suivre nos armées. Il les suivit dans les campagnes de Boulogne, d'Ulm, d'Austerlitz, de Prusse, de Pologne, d'Autriche, de Russie, de Saxe et de France ; itinéraire qui seul fera un jour l'étonnement de la postérité. On sera surtout frappé de voir la France clore cette longue nomenclature. On en conclura que, par un retour inévitable des fatalités de la guerre, la France, qui avait couvert tout le continent de ses bataillons, a été enfin refoulée sur elle-même, et qu'après avoir occupé toutes les capitales de l'Europe, elle a vu la sienne envahie par les étrangers. Toutefois, les armées s'ébranlent, les campagnes s'ouvrent : marchons sur les pas de Larrey. Magnifique et triste spectacle! Que d'exploits et de victoires! que de villes emportées et de provinces soumises! Mais aussi que de sang

versé! que de cris lamentables! que de morts, éclatantes, obscures, dignes d'admiration, dignes de pitié! Et surtout quelles effroyables plaies! Les batailles les plus heureuses, celle d'Austerlitz, celle d'Eylau, et tant d'autres, donnaient par milliers des blessures. A la vue de tant de maux, quels qu'en soient le nombre et la gravité, le génie de Larrey s'élève avec son courage. Cette rude et glorieuse tâche (glorieuse est le nom que je lui dois), cette tâche qui va épuiser ses forces, les rend plus vives et plus énergiques, et dans les longues heures qu'il y consacre, il s'oublie lui-même jusqu'à contracter presque une paralysie incurable et souverainement incommode. Ici, du reste, plus de vaines distinctions; les rangs n'y sont plus marqués que par la douleur, et le plus humble soldat, s'il est le plus souffrant, est le premier qui reçoit ses secours. Dans les soins d'une pitié si généreuse, qu'il est merveilleusement servi par les ambulances qu'il a créées, rapides et légères, qui semblent prendre des ailes pour emporter au loin les malades à 20, 30, 40, 50, 55 lieues, et les déposer dans des asiles de paix et de sécurité! Et ces soins, les bornait-il aux seuls Français? Non, il les donnait encore aux soldats ennemis. Il avait dans l'âme, il avait dans les mains, et jusque dans les doigts, pour ainsi dire, cette touchante et sainte maxime de Térence, qui, entendue pour la première fois au théâtre, émut si vivement tout le peuple romain : « *Je suis* » *homme : rien de ce qui est humain n'est étranger pour moi.* » Comment une conduite en effet si humaine, si courageuse et si noble, ne lui aurait-elle pas concilié la vénération de toute l'armée? Ses moindres actions étant connues des moindres soldats, quels trésors de gratitude il s'amassait dans leurs cœurs! et quel beau témoignage il en reçut dans une circonstance qui doit trouver place dans ce discours, et que, cependant, je ne puis rappeler sans amertume. Souffrez que je reprenne les choses de plus haut.

Vous le savez, messieurs, nos armées avaient si souvent triomphé, qu'on les crut invincibles. Une aveugle foi dans la fortune et la valeur de la France finit par ouvrir une ère de malheurs et de revers inouïs. Le trône de l'Europe était partagé. L'Occident était dans une main, l'Orient dans une autre. Soit jalousie d'orgueil, soit défiance de l'avenir, et pour donner une assiette plus ferme à une hiérarchie naissante, soit enfin pour accomplir des desseins plus vastes, pour porter les aigles françaises au sein même de l'Asie, pour y pénétrer plus avant que n'avait fait Alexandre, et frapper au cœur une nation rivale, l'Empereur, encore aux prises avec le Portugal et l'Espagne, osa tirer le glaive contre la Russie :

la Russie, qui remplit la moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie, c'est-à-dire la sixième partie de toute la terre; la Russie, qui, tirée depuis trois demi-siècles seulement des ténèbres de la barbarie, marchera bientôt, le front levé, à la tête des nations le plus formidables; la Russie, qui, après n'avoir compté que six millions d'habitants, en compte aujourd'hui plus de soixante millions, lesquels s'accroissent encore d'un demi-million chaque année; la Russie, qui, dans son sol, ses forêts, ses plaines, ses pâturages, ses lacs, ses rivières, ses mers, ses mines de fer, de cuivre, de platine et d'or, trouve par son travail tous les moyens d'alimenter, d'habiller, d'enrichir ses peuples, d'entretenir ses arsenaux, ses académies, ses écoles; d'équiper ses flottes, de solder et d'armer ses 900,000 combattants; la Russie, qui se compose, il est vrai, d'éléments hétérogènes, mais unis, enchaînés, mus par une seule volonté; nation invincible dans ses foyers, et qui serait la terreur de toutes les autres, si les mouvements de ce grand corps n'étaient ralentis par sa grandeur même, et si, dans ses déserts du côté de l'Orient, la nature n'offrait à son activité de riches et d'innocentes conquêtes.

Tel était l'ennemi que l'Empereur voulait abattre. Je n'entre point dans les détails de cette guerre déplorable; mais par la situation des deux adversaires, il était visible qu'elle serait funeste à l'agresseur. Jetée loin de sa patrie, l'armée française devait, pour son salut, trouver tout dans sa propre force. Elle traînait avec elle des alliés d'une foi contrainte et suspecte, qui, ne voyant dans ses lauriers que la confirmation de leur défaite antérieure, et par conséquent de leur propre honte, n'avaient dans le cœur que haine et défection, et n'attendaient pour la trahir que la plus légère hésitation dans sa fortune; au lieu qu'appuyée, comme Antée, sur son territoire, où elle était servie à souhait par son obéissance passionnée des siens, la Russie allait surtout l'être par le plus fidèle et le plus redoutable de tous les alliés, la nature, je veux dire la rigueur de son implacable climat. Ainsi, d'un côté tous les dangers de l'attaque, de l'autre tous les avantages de la défense, comme il arriva sous les croisades et sous Charles VIII. Dès ses premiers pas, notre armée rencontra des présages sinistres. Pas de vivres, pas de fourrages, pas d'hôpitaux; et cependant les marches rapides et forcées, les pluies, les bivouacs, les inconstances de la température, multipliaient pour les hommes et les animaux les maladies et les morts. Quelques combats y mêlaient des blessés en grand nombre. Smolensk en eut jusqu'à 10,000 de toutes les nations. Les Russes

semblaient fuir, dévastant leurs propres campagnes, détruisant leurs villages, brûlant leurs villes, et ne laissant entre eux et nous que des ruines et des cendres; et dans ces cendres, des menaces terribles, et comme des images de mort. Toutefois ces premiers combats nous étaient favorables. Notre supériorité ne se démentait pas, et dans le transport d'une dernière victoire et l'enivrement de ses espérances, l'armée, qui soupirait après un repos de quelques jours, courut se précipiter dans les flammes de Moscou. L'histoire ne parlera qu'avec effroi de ce grand embrasement qu'une résolution, dirai-je sublime? dirai-je frénétique? alluma sur les confins de l'Europe et de l'Asie, pour l'étonnement et l'instruction de toute la terre. Je le dis avec douleur : c'est dans cette mer de feu que s'éteignit notre empire. C'est là que le monde a pu contempler dans toute son horreur l'affreux néant de la fausse gloire; car la véritable gloire n'est point dans la force : elle est dans la raison, la justice, l'humanité; elle est dans le génie bienfaisant d'un Socrate, d'un Marc-Aurèle, d'un Épictète, d'un Kang-hi, d'un Franklin, d'un Washington, d'un Alexandre. Toutefois, il faut sortir de cette immense fournaise, où va s'asseoir la famine. Mais l'armée n'échappe aux fureurs de l'incendie que pour se livrer aux fureurs de l'hiver. Les voyez-vous, ces différents corps épars çà et là, repoussés par une main invisible et toute-puissante, rebrousser chemin, et, dans leur retraite malheureuse et précipitée, chercher leur route à travers d'immenses plaines blanchies par une neige épaisse, impraticable aux chevaux, aux bagages, au simple piéton, qui a rejeté ses armes dont le poids l'accablait; et sans cesse balayées par un vent chargé de brume et de givre, inégal, impétueux, qui les pénètre, les transit, engourdit, enchaîne leurs mouvements, et trouble à la fois leur vue et leur esprit? Les voyez-vous, dans les longues et froides nuits, marcher au hasard, à la faible clarté des étoiles, s'égarer dans les forêts glacées, se diviser en pelotons, se traîner, débiles et chancelants, jusqu'à des villages abandonnés, dans l'espoir d'y rencontrer un peu de chaleur et de nourriture; et, rendus de fatigue et de douleur, tomber sans mouvement, et exhaler leur dernier soupir?

C'est ainsi que des régiments, que des bataillons tout entiers fondent, disparaissent et noircissent de leurs cadavres la surface éclatante de ces plaines désolées. Le jour, ceux qui ont le malheur de survivre se réunissent en colonnes, et continuent lentement leur marche dans le silence de l'abattement et de la consternation. Et quel mélange! quel désordre!

quels accoutrements bizarres! Où est le drapeau? où est l'uniforme? où est le commandement et l'obéissance? Mais, depuis Moscou, toute discipline est détruite. Sauf un très petit nombre, ce ne sont plus des soldats, ce ne sont plus des hommes; ce sont des ombres tremblantes, ce sont des spectres livides, décharnés, mal couverts de lambeaux affreux; ou, plutôt, c'est la faim dévorante, c'est l'ardente soif; c'est l'épuisement, la nudité, le désespoir, soutenus seulement par la terreur que leur inspire la vengeance insistante et cruelle qui les poursuit sans relâche, le fer et la flamme à la main. Le canon gronde, l'ennemi approche; il faut marcher. Un fleuve se présente. De tous côtés, mort. Deux ponts sont jetés. Les corps armés passent, la foule se précipite; de malheureux fugitifs de Moscou, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs bagages; des soldats, des chevaux, de l'artillerie. De loin, dans le flot qui s'avance, on aperçoit Larrey. Mille cris s'élèvent: « *Sauvons celui qui nous a sauvés; qu'il vienne, qu'il approche!* » La foule s'écarte, Larrey touche le pont, et le voilà dans les bras des soldats qui le font passer de main en main d'un côté du fleuve à l'autre: il est sauvé. Presque aussitôt, les ponts, surchargés, fléchissent et croulent. Tout est jeté dans les glaçons du fleuve et dans les marais voisins : hommes, femmes, enfants, soldats, chevaux, canons, chars de guerre, tout tombe pêle-mêle; tout est écrasé, tout meurt, tout est englouti pour jamais. O gloire! ô idole de sang et d'orgueil! est-il désormais un cœur d'homme qui ose t'encenser? Et que devient ton abominable prestige, quand on le compare à la tendresse de cette jeune mère qui, plongée dans l'eau glacée du fleuve, élève au-dessus de sa tête son faible enfant, pour le montrer à la miséricorde du soldat, et goûte, en perdant la vie, l'ineffable bonheur de sentir qu'on l'enlève de ses mains!

Mais qu'ai-je fait? Retenu et comme fasciné par ce tragique événement, j'ai anticipé sur les actions de Larrey, ou plutôt je les ai cachées. J'ai caché même une partie de cette fatale histoire, et je dois revenir sur mes pas.

Dans cette suite de désastres, en effet, qu'attendez-vous de Larrey, messieurs? Larrey partagea tous les périls, tous les travaux, toutes les souffrances. Il remplit tous ses devoirs; et jamais ces saints devoirs ne demandèrent plus de dévouement et de fermeté. Malgré les distances et les difficultés des chemins, il était à la tête de ses ambulances et de ses auxiliaires, la veille du grand jour, de ce jour fameux où, dans l'étroit

espace d'une lieue carrée, 600,000 combattants furent aux mains pendant quinze heures, sous les feux entrecroisés de 2,000 pièces d'artillerie. Jamais acharnement ne fut plus opiniâtre, ni mêlée plus sanglante et plus affreuse. Elle nous coûta quarante généraux; elle mit hors de combat 13,000 hommes, et sur ces 13,000 hommes, on compta 9,500 blessures, les unes mortelles sur-le-champ, les autres d'une telle gravité, que dans les vingt premières heures il fallut emporter sur 200 malheureux un ou deux membres. Quelque zèle que missent à le seconder ses élèves et la plupart des jeunes pharmaciens, conduits par leur vénérable chef M. Laubert, Larrey se réserva les opérations les plus difficiles. Il les continua sans distraction, jusqu'au lendemain, tout le jour, et jusque bien avant dans la nuit suivante, par un temps froid et nébuleux, et mal éclairé par une torche de cire enflammée, genre de secours qu'il ne demandait que pour faire avec plus de sûreté les ligatures (1). Ce travail accompli, Larrey se sépare de ses blessés pour accompagner l'armée, il la suit à Moscou. Il entre avec elle dans ces rues longues, spacieuses, mais désertes et muettes comme les avenues d'un grand sépulcre. Il a le cœur saisi de cette solitude et de ce silence. Le feu paraît çà et là, sur les différents points; faibles d'abord, mais attisés par un fort vent de l'est et du nord, ces foyers s'étendent, s'approchent en rugissant et se confondent, faisant sortir de ses retraites une multitude effarée : des vieillards, des femmes, des enfants, que la chaleur étouffe, que des flammèches atteignent et brûlent, que menace la chute des murailles, et qui cherchent vainement l'issue de cet affreux labyrinthe; puis la flamme marchant toujours d'une maison à l'autre, d'un palais à l'autre, d'un quartier à l'autre, et rencontrant dans sa course des amas d'huiles, de résines, d'alcool et de poudre, il se fait de moment en moment des explosions épouvantables, comme si la ville était un assemblage de volcans en fureur, d'où s'échappent avec d'horribles sifflements des gerbes de feu, qui font étinceler jusque sur les nues leurs mille et mille couleurs, et d'où s'élancent avec fracas des toitures tout entières, et des poutres enflammées, qui vont au loin allumer un nouvel incendie. Dans cette œuvre de

(1) A Eylau, l'Empereur trouva Larrey pansant les blessés qu'une grande bataille avait donnés; le lendemain à la même heure et au même lieu, l'Empereur vit encore Larrey occupé au même travail. Larrey avait ainsi passé plus de vingt-quatre heures, les pieds dans la neige, et n'ayant pour abri que quelques rameaux d'arbres verts.

ses mains sacriléges, que l'homme est petit et misérable! Toutefois Larrey avait suivi ses études favorites. A peine arrivé, il parcourt la superbe Moscou; il en visite les magnifiques hôpitaux; il en admire la splendeur et l'opulence; il y voit pour ses blessés des ressources inépuisables : Moscou, qui nage maintenant dans un océan de flammes; Moscou, qui ne sera tout-à-l'heure qu'un amas de cendres. Tout est perdu. La retraite est ordonnée. On veut prendre le chemin de l'Ukraine, où l'armée trouvera des vêtements et des vivres. Les passages sont fermés. On est rejeté sur la route qu'on a suivie; route peuplée de ruines, où on n'aura pour nourriture que des cadavres de chevaux. On allait rejoindre du móins les malades et les blessés français et russes que l'on avait réunis en grand nombre à Mozaisk, à Kolloskoï, à Giat, à Wiasma, à Smolensk, et que venait d'augmenter encore la brillante journée où le prince Eugène fut victorieux. Que ne puis-je, messieurs, vous arrêter à chacune de ces stations diverses! Vous verriez Larrey visiter ici les blessés des deux nations, choisir parmi les nôtres ceux qui peuvent rejoindre ou qu'on peut transporter, et en assurer le transport; réunir les autres aux blessés russes, leur fournir à tous quelques vivres, et attacher à leur service des officiers de santé français; là, recevoir les remercìements des officiers russes qu'il a opérés et qui sont guéris, les secourir de quelques dons, et recommander à leur gratitude ceux de nos compatriotes que leur triste état retient encore dans les hôpitaux; plus loin, passer des nuits, soit à parcourir des ambulances, soit à panser d'anciens blessés ou des blessés échappés à un combat de la veille ou du matin, soit à opérer des malheureux dont les membres fracturés n'ont pu être conduits à la guérison; soit enfin à arracher aux flammes des malades affaiblis qu'il faut ensuite abandonner. Telles sont, messieurs, les fatigues et les douleurs que Larrey eut à souffrir; tels sont les tristes soins dont il fut occupé, tantôt seul et réduit à lui-même, tantôt avec le secours de quelques femmes généreuses, et surtout de quelques hommes excellents que nous avons perdus, F. Ribes, Lerminier, Mestivier; en un mot, voilà ce qu'il a fait, depuis la sortie de Moscou jusqu'à la catastrophe de la Bérézina.

Ce qu'il a fait, ai-je dit? je n'en rapporte qu'une faible partie; et, qui le croirait? les maux qu'il a soufferts, les maux qu'a soufferts l'armée, ne sont que l'affreux prélude de maux encore plus affreux. Je me trompe. A Wilna, ceux de l'armée sont au comble, et pour en peindre tout l'excès, l'histoire n'a point eu d'assez fortes couleurs. A Wilna, où il

arrive exténué, Larrey va chercher un asile à l'hôpital de la Charité. Il y est admis. Les vénérables sœurs qui en font le service l'environnent de soins bienveillants. Il sort de son abattement, il respire, et, ranimé par un repos de quelques heures, il court aux hôpitaux. Il réunit dans celui qui l'a reçu, il remet à la charité des sœurs, et les chirurgiens malades, et les officiers supérieurs blessés; il pourvoit aux besoins de tous les autres, et leur laisse des lettres qui les recommandent aux médecins de l'armée russe. Mais ils eurent bientôt dans l'humanité d'Alexandre une protection toute-puissante. Cependant l'armée reprend sa marche; l'armée, si l'on peut appeler de ce nom quelques milliers de fantômes des mains de qui le froid fait tomber le fer qui aurait pu les défendre; défigurés par les glaçons qui pendent à leur chevelure, à leur barbe, à leurs sourcils, à leurs cils; qui se pressent, qui s'appuient les uns contre les autres pour se soutenir et se réchauffer; si pauvres d'ailleurs, et si grotesquement équipés, qu'ils seraient un objet de risée, s'ils ne l'étaient de pitié, et si leur extrême misère n'arrachait des larmes. Malheur à qui, tenté du doux sommeil que le froid insinue, cède un moment à ce charme mortel. S'il fléchit, s'il se laisse couler à terre, il ne se relèvera plus. C'est ainsi qu'à mesure qu'elle avance, la colonne de ces infortunés voit tomber à chaque pas quelques uns des siens, et qu'en semant sa route de cadavres, elle arrive à Kowno : Kowno, où Larrey trouve les hôpitaux remplis de malades. Il met à les séparer, à les choisir, à les expédier, à les protéger, la même vigilance et la même activité. Mais l'état même des fleuves nous livrait aux ennemis. Le Niémen était gelé à plusieurs pieds de profondeur. Les Cosaques le passèrent à pied sec, et nous prévinrent. Il fallut, au sortir de Kowno, leur abandonner le trésor, le reste des équipages, le reste de l'artillerie, tout ce qui pouvait nous assurer une ombre de défense. Contents de cette proie, ils cessèrent enfin leur poursuite. Qu'avaient-ils désormais à combattre? C'est alors, c'est après quelques jours d'une marche tranquille, que les soldats étrangers, nos compagnons d'armes, restés jusque là fidèles, rompirent une alliance qui leur avait été si funeste, et prirent chacun le chemin de leur patrie. Les Français suivirent seuls la route de Gumbinen. Là, sécurité, repos, vivres, habillements; là parurent, dans toute la sévérité de leur attitude militaire, avec leurs chevaux et leurs armes, ces 3,000 hommes de la garde, les meilleurs soldats de toute l'armée, les seuls qui eussent bravé toutes les calamités de la retraite, et les seuls qui survécussent à une armée de

400,000 hommes, la plus brillante du monde. Ils avaient à leur tête les maréchaux ducs de Dantzick et d'Istrie. Eugène et Murat en occupaient le centre : ce centre où s'étaient retranchés, dit Larrey, l'honneur et la gloire de nos armes. Or, ces hommes invulnérables étaient presque tous du midi de la France, remarque sur laquelle Larrey reviendra dans un moment.

Mais Kœnigsberg l'appelle. Nous avions dans cette ville 10,000 malades et blessés. Faute de place dans les hôpitaux, on en avait mis dans des maisons particulières : c'était un service à surveiller. Larrey part ; il arrive dans la nuit du 21 au 22 décembre, par un froid de 20 degrés. Il est reçu chez son excellent ami, le docteur Jacobi. Le jour venu, après une visite générale, et de concert avec le médecin en chef, M. Gilbert, toutes les mesures sont prises, tout est réglé. Les malades que l'on peut transporter sont expédiés en traîneaux, ou sur la glace, pour Elbing, ou pour Dantzick. Il rend compte aux chefs de l'armée de tous les incidents de la retraite. Il rédige pour les chirurgiens une instruction sur le traitement des plaies de congélation, qu'il assimile aux brûlures. Le 23, il est pris tout-à-coup de cette sorte de typhus que produit l'impression du froid, lorsqu'elle a été vive et prolongée, et qu'elle a profondément détérioré toute l'économie. L'habileté de son hôte vénérable le mit en état de partir le 1er janvier suivant pour Elbing, d'où il se rendit à Posen et à Francfort ; toujours soigneux, malgré sa faiblesse, d'améliorer, chemin faisant, le service des hôpitaux. A Francfort, il eut un repos de quelques jours ; il en profita pour coordonner ses notes sur l'action du froid et sur le singulier typhus dont je viens de parler. Souffrez qu'avec lui je vous arrête un moment sur ces tristes objets.

De l'aveu des Russes, jamais l'hiver n'avait été plus rigoureux. Le thermomètre de Réaumur était descendu jusqu'à 28 degrés. L'armée était constamment au bivouac. Les détachements n'osaient se tenir la nuit dans des granges pleines de fourrages, de peur d'y être brûlés. Les chevaux, privés de couvertures, succombèrent les premiers. Ils périssaient à chaque pas, en foule, partout, et particulièrement la nuit. Les hommes, dépourvus de fourrures, de manteaux, de capotes, pour peu qu'ils fissent halte, s'engourdissaient, tombaient, mouraient ; surtout les jeunes soldats, plus enclins au sommeil. Une division de 12,000 soldats, tous jeunes, n'en a ramené que 360. Les sujets blonds, phlegmatiques, les hommes du Nord, bien que façonnés par le climat, étaient moins

épargnés que les sujets bruns, sanguins, bilieux, nés dans le midi de la France ou de l'Europe. Cependant, il y eut des nuits, en décembre, où chaque bivouac laissait des quantités d'hommes entièrement gelés. Il en mourut jusqu'à 10,000 dans une seule nuit. Une pâleur extrême, une sorte d'idiotisme, la marche chancelante de l'ivresse, comme dans la peste, une parole embarrassée, l'affaiblissement ou la perte de la vue, étaient les avant-coureurs de la mort, que consommait une chute presque toujours sur la face, quelquefois avec émission de l'urine, ou avec hémorrhagie nasale, ainsi que Larrey l'a vu sur les hauteurs de Miéneski. Le seul moyen de prévenir ou de retarder une fin si malheureuse était la marche; mais la marche suppose des forces, les forces supposent de la nourriture, et on n'en avait pas. Heureux les possesseurs d'un peu de vin, d'un peu de café! Passer brusquement de la famine à la satiété, d'un congélation à une vive chaleur, quoi de plus mortel? En s'approchant du feu des bivouacs, les uns y tombaient roides morts; les autres avaient sur-le-champ les pieds, les mains, les parties saillantes frappées de gangrène, et devenaient la proie de l'ennemi. Reçus dans des appartements trop chauds, d'autres se tuméfiaient, se boursouflaient, expiraient sans proférer une parole. D'autres enfin, cédant à l'avidité de leur appétit, étaient bientôt saisis de cette *ataxie catarrhale de congélation* qu'essuya Larrey, et qui ne diffère pas du typhus des armées, contagion redoutable qui concourut avec tant d'autres fléaux à la destruction de nos phalanges, et qui se répandit dans tout le Nord, avec les soldats que l'on transportait d'une ville dans une autre. Jugé favorablement par une diarrhée passagère, par des sueurs brunâtres, par des hémorrhagies nasales, le plus souvent, au contraire, ce typhus emportait les malades, laissant après lui un cerveau affaissé, dense, et coiffé d'une couche d'albumine concrète, des intestins rétrécis, des vestiges d'épiploons, des taches noires dans le larynx, et des escarres gangréneuses à l'abdomen et aux extrémités inférieures. Ajouterai-je, avec Larrey, que le froid prolongé fait quelquefois pénétrer dans le tissu cellulaire une impression durable, qui, plus tard, se manifestera sur toute l'habitude extérieure par une induration analogue à celles des enfants nouveau-nés? Voilà ce que Larrey, de retour en France, a vu sur quantité de jeunes soldats de la nouvelle garde qui avaient fait la campagne de Russie.

Achevons cette triste campagne. Tout a changé de face. Les amitiés ne sont plus les mêmes. Fortifié par nos alliés d'hier, l'ennemi s'avance

de partout, et à chaque moment, de même que notre armée, Larrey change de situation : du 22 février au 30 avril, il passe de Francfort à Berlin, à Wittemberg, à Leipsick, ville de science, que ravage le typhus; à Halle, où il rend visite au fils de Meckel, et d'où il fait enlever nos malades; à Magdebourg, où le service de la chirurgie devait être assuré, ainsi qu'à Halberstadt et Mersbourg; rencontrant, de loin en loin, quelque nouveau combat, et recueillant dans ses hôpitaux quelques centaines de nouveaux blessés. Car le terrible jeu de la guerre ressemble à la toile de Pénélope; on y fait des contraires: on détruit d'un côté, on conserve de l'autre.

La campagne est terminée, mais la guerre ne l'est pas. Deux autres campagnes vont succéder, les dernières de l'Empire, celle de Saxe, celle de France, où l'on ne combat plus pour étendre nos conquêtes, mais pour défendre notre propre territoire contre toute l'Europe, et retenir sur la pente qui l'entraîne le colosse qu'avait élevé notre courage, et qui, dans quelques mois, malgré tant d'efforts héroïques et de sang répandu, sera couché dans la poussière; toutes deux marquées, du reste, par la même bravoure et les mêmes calamités; des combats, des batailles, des victoires, des trahisons, des défaites, des maladies, et des blessures en nombre effrayant. Le premier mois de la campagne de Saxe en donna 22,000. Toutes deux enfin, expirant, la première par le désastre de Leipzick; la seconde, par le moins prévu de tous nos malheurs, la prise de notre capitale.

Je dois rappeler toutefois que, coupée pour ainsi dire en deux actes par le congrès de Prague, la campagne de Saxe, malheureuse pour nous dans sa première moitié, le fut encore beaucoup plus dans la seconde, puisque notre armée fut rejetée du cœur même de la Silésie jusque sur le Rhin. Aux 22,000 blessés dont j'ai parlé tout-à-l'heure, et dont les batailles de Lutzen, de Wurchen, de Bautzen, et six combats meurtriers, avaient peuplé les hôpitaux de Lutzen même et de Dresde, il faut joindre les 13,000 que donnèrent les sanglantes batailles de Dresde et de Warchau, et ceux qu'une funeste méprise fit abandonner en grand nombre à Leipzick, avec une partie de l'armée, des bagages, de l'artillerie, et tout le matériel des ambulances. Nous perdîmes ce jour-là 30,000 hommes. Le pont de cette ville fut, pour Larrey, comme le pont de la Bérézina. Il venait de le traverser, avec la majeure partie de ses collaborateurs, lorsqu'un ordre mal compris le fit sauter. Outre le soin que prenait

Larrey de préparer à l'avance et de tenir en bon état les hôpitaux, outre le soin d'en assurer le service par le nombre et le choix des chirurgiens, le plus souvent, la veille de ces journées malheureuses, il passait la nuit à préparer les appareils, et le jour, après avoir distribué ses ambulances, à faire panser, à panser lui-même sur place tous les blessés, se réservant toujours les cas les plus difficiles, et faisant transporter sur-le-champ les malades dans les villes les plus voisines; en dernier lieu à Francfort et à Mayence, comme il le fit après la vive bataille de Hanau contre les infidèles Bavarois.

Mais à l'histoire de cette campagne se rattache un épisode qui, dans la personne de Larrey, fait encore plus d'honneur à l'homme qu'au grand chirurgien. Dans l'intermède des deux moitiés de la campagne, on remarqua que 2,632 militaires de toutes armes avaient les doigts tronqués, et les mains percées par des balles. On disait que, pour se soustraire au service, ils s'étaient blessés volontairement. L'Empereur indigné veut un exemple. Autorisé par ce qu'il a vu en Pologne, et surtout en Espagne, sur des soldats irréprochables, Larrey ose soutenir qu'il n'est pas un œil capable de distinguer une blessure volontaire d'avec toute autre blessure, et que l'imputation est une calomnie. C'était s'élever contre le sentiment du maître. Il est seul de cet avis. Une enquête est ordonnée et un jury formé sous sa présidence. Il a pour collègues un chirurgien principal, trois chirurgiens-majors, et pour témoins deux officiers supérieurs délégués par le grand prévôt de l'armée. Après le plus sévère examen sur chaque mutilé, le jury déclare qu'il est impossible de prouver qu'une seule des blessures inculpées ait été volontaire, et l'honneur des accusés est proclamé avec leur innocence: jugement d'autant plus inattaquable que les blessures de l'apparence la plus suspecte avaient été reçues par des soldats d'une bravoure et d'un dévouement éprouvés. En présentant ces conclusions à l'Empereur encore tout ému, Larrey en appelle à sa justice, et il obtient deux choses: le renvoi des militaires encore valides à leurs différents corps, et une destination honorable pour ceux qui ne pouvaient plus servir; deux mesures que l'Empereur adopte et qu'il étend à tous les blessés de l'armée. Ici, l'équité, toujours si nécessaire, était d'accord avec la politique. Les ennemis apprirent que notre armée n'avait pas de courages équivoques. L'armée elle-même le sentit avec joie, et la foi qu'elle avait dans ses propres forces n'en fut que plus vive.

En Égypte, Larrey rencontrait partout ce typhus appelé peste, cette

triste fille de l'humidité, de la chaleur et des cadavres; à son retour en France, il rencontre à chaque pas, au milieu des populations effrayées, cette autre peste appelée typhus, que la guerre traîne presque toujours après elle; fruit meurtrier du froid, de la faim, de la fatigue, et des peines de l'âme. En décembre, il s'arrête à Metz, où il songe aux moyens d'améliorer les ambulances. Il fait, dans douze villes de l'est et du nord, l'inspection des hôpitaux et des malades; il rend compte au ministre de la guerre des maux qu'il a sous les yeux. A peine arrivé à Paris, il reçoit l'ordre de rejoindre l'armée pour la campagne de France; campagne d'une durée si courte, d'une fin si funeste, et qui, semblable à un orage violent et sombre, laissa percer mille et mille éclairs de ce génie guerrier, qui, vaincu en Russie par les éléments, en Saxe par la trahison, ne pouvait l'être à nos portes que par le nombre; car cette fois l'Europe fut, à la lettre, arrachée de ses fondements, pour être précipitée sur nous. Cette campagne était la vingt-quatrième de Larrey. Comment le suivre dans les mouvements rapides et tumultueux des armées, je dirais presque dans ce lacis entrecroisé de combats et de batailles qui se livrent d'un jour à l'autre, dans des lieux et avec des fortunes si diverses, et qui, multipliant à l'infini les blessures, lui laissaient à peine le temps de les voir et d'y porter remède? Cependant jamais Larrey, jamais ses collègues, ne soutinrent mieux l'honneur de la chirurgie militaire; jamais Larrey n'eut à donner ses soins à de plus illustres victimes. Enfin, le licenciement de la Grande-Armée mit un terme à ses longues fatigues, et lui permit de reprendre les fonctions élevées, mais paisibles, qui en avaient été la récompense.

Mais à l'empire détruit survivait l'esprit de l'empire. Larrey l'avait dans le cœur. Ce cœur rempli de gratitude ne pouvait abjurer ses sentiments. Des regrets, des intérêts, des passions ourdirent l'entreprise des Cent-Jours : fatale entreprise qui se termina brusquement par une seconde abdication; avec cette différence que la première avait été glorieusement disputée, pendant soixante-dix jours, par quatorze combats et cinq batailles; et qu'en dix jours, la seconde ne fut qu'une déchéance éclatante, terrible, et comme un coup de foudre mortel. Charles XII, après tant de triomphes, n'était plus qu'un artisan de malheurs. Enveloppé dans cette dernière infortune, Larrey, pris, blessé, dépouillé, chargé de liens, traîné d'un poste à l'autre par les ennemis, près d'être fusillé, reconnu par le chirurgien-major prussien qui lui met sur les yeux

le bandeau fatal; Larrey, conduit devant le général Bulow, devant le maréchal Blücher, dont il avait autrefois sauvé le fils d'une mort presque inévitable, Larrey fut enfin mis en liberté; et, protégé par une escorte, il fut envoyé, malgré sa faiblesse, à Louvain, d'où il se rendit à Bruxelles, où, ses forces se rétablissant par degrés, il les employait à visiter les hôpitaux et les malades; assistant au pansement des blessés de toutes les nations, et retrouvant dans le nombre quelques uns de ceux dont il avait pris soin sur le champ de bataille de Waterloo. Rappelé à Paris par les chefs des trois puissances alliées, il eut hâte de s'y rendre, et le 15 septembre 1815 il eut le bonheur de se trouver au sein de sa famille : de sa famille, qui, pendant plusieurs jours, avait pleuré sa mort.

Lorsque les Guelfes et les Gibelins remplissaient toute l'Italie de leurs sanglantes animosités, Grégoire X vint de Rome à Florence, et ses partisans triomphaient. Il les réunit avec leurs adversaires, et leur tint ce discours : « Avant d'être Guelfes, avant d'être Gibelins, n'êtes-vous pas des » hommes? et en qualité d'hommes, n'êtes-vous pas des frères? ne devez-» vous pas vous secourir et vous aimer? » Le langage de ce divin pape est celui de la médecine. Un médecin digne de ce nom, un chirurgien ne voit dans les hommes que des êtres souffrants qu'il doit soulager. Il peut avoir dans le cœur des affections, mais il n'a pas de préférences; et quels que soient la couleur ou les sentiments de ses malades, ses devoirs sont les mêmes, et il les remplit avec la même tendresse et la même chaleur. Ne vous étonnez donc pas de voir Larrey ne refuser ses services à aucun des gouvernements qui se sont succédé. Son art le fait citoyen du monde et serviteur de tous les hommes. Honoré de toute l'Europe, il finit par l'être de la Restauration. Il perdit, à la vérité, des fonctions dont un nouvel ordre dans le service rendit la suppression nécessaire; il perdit également la dotation de la Légion-d'Honneur. Une pension qu'il tenait de la juste libéralité de Napoléon fut suspendue. Ces pertes, après toutes celles que la guerre avait coûtées à sa famille, Larrey les ressentait, avec raison peut-être, comme autant d'injustices. Il en était navré. Il songeait à quitter la France. Des patries lui étaient offertes, en Russie, aux États-Unis, au Brésil. Mais il fit diversion à ses chagrins par le travail. Protégé d'ailleurs par sa renommée de savoir et d'humanité, aussi bien que par l'attachement que lui portait la garde royale, il conserva la place de chirurgien en chef du Gros-Caillou.

Bientôt une loi lui rendit la pension que lui avait méritée, après quatre

grandes batailles, la grandeur de ses services. Cet acte solennel de justice, et le soin que prend l'auguste fondateur de votre Académie de l'attacher à vous dès l'origine, achèvent de rendre Larrey à lui-même. Son courage abattu se ranime. Il reprend le projet, depuis longtemps formé, d'écrire, comme Ambroise Paré, un grand traité de chirurgie. Son expérience ne lui suffit pas. Il veut consulter l'Angleterre. Il part avec son jeune fils; son fils, dont les talents feront refleurir la gloire de son nom. Ils parcourent cette heureuse, cette étonnante contrée; ils suivent la pratique des grands maîtres : ils étudient dans toute leur économie et, pour ainsi dire, dans tous les détails de leur structure intérieure, les hôpitaux civils et militaires. Ils rapportent de là, pour la science et pour l'administration, des lumières toutes nouvelles. Puissent les peuples ne faire jamais l'un sur l'autre que ce genre de conquêtes, et n'échanger entre eux que des services et des idées de sagesse et de bonté! De retour à Paris, Larrey communique au ministère et à l'Académie des sciences les résultats de son voyage; et bientôt, sur le rapport de notre honorable confrère Duméril, cette illustre compagnie l'admet dans son sein; il y remplace l'éloquent professeur Pelletan. La révolution de juillet éclate. Larrey reçoit les blessés de la Garde. Le troisième jour, un groupe de furieux, la menace à la bouche, vient assiéger l'hôpital. Larrey se présente : « Quels sont vos desseins? qui osez-vous menacer? Sachez que ces » malades sont à moi, que mon devoir est de les défendre, et que le » vôtre est de vous respecter vous-mêmes en respectant des malheu- » reux. » Cette fermeté les arrête; ils se retirent, n'emportant avec eux que des armes dont ils n'avaient plus rien à craindre.

Je ne vous parle pas des courses qu'il fit peu de temps après dans les Pays-Bas, dans une partie de l'Italie et dans le midi de la France, ni de ses remarques sur le danger de certains hôpitaux, ni de la réforme qu'il introduisit dans le traitement d'une ophthalmie dont il a peut-être méconnu l'origine et le caractère, marqué si nettement par M. Caffe, ni de celui qu'il proposait contre le choléra de l'Inde, maladie qu'il attribue à des nuées d'insectes imperceptibles; ne songeant pas que cette cruelle affection, née dans le delta du Gange, s'est propagée dans mille lieux divers, contre la direction des vents, ce que ne sauraient faire les insectes qu'il suppose.

Je m'arrête un moment, messieurs. Jusqu'ici ma parole ne vous a montré dans Larrey que l'homme ou la personne. Nous l'avons suivi sur

ces grands théâtres où sa gloire se confondait avec celle de nos armes, et où les plus fermes courages étaient égalés par le sien. Il serait temps de vous le présenter sous un autre jour, et de découvrir en lui le chirurgien. Mais, je l'avoue, cette seconde partie de ma tâche a des difficultés qui m'effraient. J'ouvre les nombreux volumes que Larrey lègue à la postérité; je les ouvre, et j'en vois sortir comme une fourmilière de maladies, les unes exotiques, c'est-à-dire familières seulement à des contrées étrangères; les autres, plus répandues, mais bizarres, étranges, singulières, et presque exotiques par leur singularité même; celles-ci communes à tous les lieux, à tous les hommes, à tous les animaux qui les servent; et finalement celles-là, non moins étranges, diversifiées à l'infini, et ne se montrant qu'avec les calamités de la guerre; toutes, du reste, réclamant des secours que la main seule peut donner, et constituant ainsi le domaine de la chirurgie proprement dite; et de même que, dans une ville bien ordonnée, chaque classe de citoyens a une habitation distincte, de même, pour bien étudier ces maladies, il serait nécessaire de les ranger dans leurs quartiers, pour ainsi dire, en commençant par les maladies étrangères.

Là, vous rencontreriez la peste, la lèpre, l'éléphantiase, l'ophthalmie, pour l'Égypte; la colique de Madrid, pour l'Espagne; la plique, pour la Pologne. De ces six maladies, je ne rappellerai dans ce moment que la première et la dernière, la peste et la plique; l'une trop grave, l'autre trop singulière, pour être passées sous silence. Larrey décrit la peste avec une partie de ses étonnantes variétés. Il la déclare contagieuse, et regarde l'opinion contraire comme une de ces calamités de l'esprit plus redoutables que la peste même, car c'est par là que la peste s'étend et se multiplie. Il la croit originaire de la Basse-Égypte et de la Syrie. La Syrie reçoit la peste et ne la produit pas. La Basse-Égypte, le Delta, voilà aujourd'hui le seul foyer permanent de peste qui soit au monde. Depuis neuf ans, Constantinople que l'on accusait n'a plus de peste. Elle s'en est délivrée, ainsi que Smyrne et l'île de Candie, par les quarantaines; et ces quarantaines si blâmées et si salutaires n'en sauraient préserver l'Égypte. L'amour de l'argent veut les abolir en Europe. L'amour de l'argent aurait mieux à faire: qu'il abolisse la peste, qu'il la détruise; car la peste n'est point l'œuvre de la nature, comme la chaleur et l'humidité; la peste est l'œuvre de l'homme, et l'homme peut l'anéantir; il ne faut que changer l'Égypte. Pourquoi Montesquieu n'aurait-il pas raison?

Je passe à la plique de Pologne, je veux dire à cet étrange entrelacement, à ce feutrage inextricable des cheveux et des poils, qui prennent souvent une longueur démesurée, et qu'abreuve, que nourrit, que cimente un flux de lymphe coagulable et fétide. Ici, tout est problème, l'origine, la nature, les causes, le caractère, et jusqu'à la réalité de la maladie. Pareille au sphynx de la fable, aigle, femme et lion tout ensemble, la plique, par les apparences qu'elle prend, par les vives douleurs, les convulsions, les palpitations, les étouffements qui l'annoncent et l'accompagnent, par les insectes qu'elle produit, et les bizarres instincts qu'elle inspire, la plique serait tout à la fois teigne, syphilis, arthritis, phtiriase, névrose, contracture. Des maux si divers sont-ils donc uniquement l'effet de la malpropreté? La plique est-elle un vice plutôt qu'une maladie? Larrey semble le croire; d'autres l'ont affirmé. Mais quoi! l'enfant qui vient au monde avec la plique a-t-il été malpropre? Cette plique originelle fait assez voir que le mal est héréditaire. Ce triste héritage éclate plus tôt ou plus tard : tantôt après les longues souffrances que je viens d'énumérer, tantôt brusquement au milieu de la santé la plus florissante : à ce point que de la tête la plus gracieuse et la plus belle, la plique fait en quelques heures une horrible tête de Méduse. Dans le premier cas, l'explosion tranche les douleurs; dans le second, elle les prévient. Et non seulement la plique est héréditaire, mais encore elle est contagieuse. Elle se transmet surtout par les vêtements, comme la gale, la variole, la peste, le choléra. On pense même qu'elle a été apportée en Pologne, il y a six siècles, par les Tartares, qui l'avaient reçue de l'Inde; et l'Inde, d'où l'avait-elle? Obscurité désormais impénétrable. Mais il est en toute chose un point initial que nous n'atteindrons jamais. Une fois en Pologne, elle s'y est maintenue, comme se maintient en Europe une maladie, comme elle héréditaire et contagieuse, la syphilis. La plique vient même d'envahir le duché de Posen et d'y faire des progrès rapides. A quels fléaux ne nous livre pas l'étonnante variété de nos organisations? Du reste, en Pologne, les animaux eux-mêmes, les chevaux, les chiens, et jusqu'aux oiseaux de basse-cour, sont sujets à tous les caprices de la plique; et s'il est prouvé parmi nous que la morve passe du cheval à l'homme, faut-il s'étonner qu'en Pologne la plique passe de l'homme aux animaux? Deux choses également incompréhensibles, mais toutes deux également réelles.

Plus j'avance dans ce discours, plus je sens les difficultés grandir. Me

voilà devant ces immenses travaux qui ont rempli la vie de Larrey, et qui forment, je le répète, une masse si pleine et si solide que je ne sais comment l'entamer. Peut-être n'est-il pas une seule maladie chirurgicale que Larrey n'ait vue, étudiée, traitée ; pas une seule qui ne lui ait suggéré quelques vues neuves, et quelques procédés parfaits. Ici, l'intérêt de sa gloire me défend également de rien vous taire, et de tout vous dire. Comment présenter, en effet, ou comment dérober à votre admiration cette suite presque infinie de faits curieux, singuliers, étonnants, et ces inventions ingénieuses, et ces pratiques heureuses et hardies, qui font tout ensemble le charme et le prix de ses *Mémoires?* Étrange alternative! Larrey, dans cet éloge, semblerait s'appauvrir par sa propre richesse. Dans les langueurs de son génie, un poëte invoque les muses. Il est des muses que j'invoquerai à son exemple : votre indulgence et votre respect pour la mémoire de Larrey. Elles m'applaudiront d'abréger mon travail, et de réserver pour vos mémoires ces grandes leçons de chirurgie que Larrey donnait à ses contemporains, et qui feront vivre son nom dans la postérité. La postérité le bénira surtout d'avoir créé ses ambulances ; d'avoir tranché, sans retour, entre Faure et Boucher, la question fondamentale, touchant l'excellence de l'amputation primitive, dans les grandes plaies par les armes à feu ; d'avoir tiré de l'oubli les appareils inamovibles; et d'avoir enseigné, par l'emploi du feu, que le comble de l'art serait de déplacer à souhait les principes des maladies, et de leur ouvrir à l'extérieur une issue qui en dissiperait les éléments.

Nous touchons, messieurs, au dernier acte de la vie de Larrey; au dernier acte de ce grand drame, illustré par tant de travaux utiles et d'actions glorieuses, et traversé par tant de fatigues et de péripéties. Plus que septuagénaire, son activité, loin de s'éteindre, semblait croître avec les années. On lui avait ôté une de ses fonctions, celle qu'il eût préférée à toutes les autres. Il ne pouvait supporter le loisir qu'on lui avait fait; c'était comme une injure qu'il brûlait de laver par de nouveaux services. Que ne peut l'habitude, et surtout l'habitude de faire le bien! En 1841, il sollicite l'honneur d'inspecter les hôpitaux de l'Algérie. Il en reçoit en 1842 la mission officielle. Le 15 mai, il quitte Paris avec son fils, qu'il a pris pour secrétaire. Le 20, il est à Toulon, le 23 à Alger; et du 24 au 1er juillet, c'est-à-dire en cinq semaines, il a visité toutes les villes du littoral, toutes les villes de l'intérieur et tous les hôpitaux, jusque dans les

moindres détails. Son fils recueille sur les hommes et les choses, sur les abus à réprimer et les améliorations à faire, des notes qui font le texte d'un rapport au ministre. Parmi les zouaves de la Maison-Carrée, Larrey retrouve un ancien mamelouk de l'Egypte. Des deux parts, éclair de bonheur. A Bone, il pratique sur un Arabe l'amputation de l'avant-bras, que rendait nécessaire un poignet mutilé. C'est la dernière opération qu'il ait faite. Ce dernier voyage ne fut pour lui qu'une suite de triomphes. A Alger, à Oran, à Philippeville, à Constantine, partout, comme en Irlande, en Ecosse, en Angleterre, en Italie, il reçoit les hommages de la chirurgie militaire et les empressements des autorités. J'ajoute que ce fut aussi pour lui une rapide succession de fatigues excessives et d'émotions profondes, qui ébranlèrent jusque dans ses fondements cette constitution jusque là si vigoureuse et si ferme. Le 5 juillet, il repart pour la France, emportant avec lui le trait fatal. Un catarrhe qui lui est habituel s'irrite, s'élève et menace. Il débarque à Toulon; on consulte; on reconnaît une pneumonie grave. Des soins et du repos présagent la guérison; mais il fallait attendre; Larrey, impatient, brusque tout et part (1). A Avignon, le mal est plus grand. Sourd aux tendres supplications de son fils et aux vives prières de son ami Gouraud, Larrey n'y reste que trois jours; et le 24, il arrive à Lyon, dans un état désespéré d'épuisement et de faiblesse. Des médecins sont appelés. La mort avait déjà la main sur cette noble proie. Le 25, dans la matinée, une lettre de Paris apprend à son fils que sa mère n'existe plus; et le soir, à cinq heures, Larrey lui-même a cessé d'exister.

Ainsi disparut du monde cet homme intrépide, laborieux, vigilant, infatigable, qui ne respirait que pour être utile aux hommes : cœur généreux, cœur ouvert, qui se donnait tout entier aux malheureux, sans autre intérêt que le bonheur d'exercer son inépuisable pitié; plein de tendresse pour les siens; et par ce mot, j'entends non seulement les ma-

(1) Voici pourquoi Larrey hâtait son retour avec tant de vivacité. Lorsqu'il partit, sa femme était malade; cette maladie fit bientôt des progrès alarmants. Larrey le savait. Il lui semblait que sa femme l'appelait, pour qu'il recueillît ses derniers soupirs. Jamais cœur d'homme n'eut pour sa famille un plus tendre attachement. De 1805 à 1814, au milieu de ses extrêmes fatigues, Larrey trouva toujours le temps de donner à sa fille, aujourd'hui madame Périer, les plus touchants témoignages de souvenir. Ces témoignages, madame Périer les conserve avec une piété religieuse.

lades et les blessés que lui donnait la guerre, et qu'il traitait avec tant de sollicitude, mais encore ses propres auxiliaires, comme s'il en eût formé pour lui-même une famille toujours nouvelle et toujours aussi chère : s'oubliant sans cesse pour eux, comme M. Gasc, comme plusieurs d'entre vous. MM. Bégin, Emery, Therrin, Jourdan, Gaultier de Claubry, Poirson, Lagneau, et M. Ferrus lui-même, en ont été si souvent les heureux témoins; n'ayant de douleurs que leurs douleurs, et n'en éprouvant pour lui-même jusqu'au transport que lorsqu'il les supposait privés des moindres secours; et qui, enfin, enveloppé dans ces événements pleins de gloire qui seront l'éternel étonnement de la postérité, y a tenu sa place avec dignité, et a été grand parmi les grands. Larrey était membre de l'Institut de France, comme il l'avait été de l'Institut d'Égypte. Il appartenait à toutes les Académies d'Europe et d'Amérique. Il appartenait à la vôtre, messieurs, et lorsque cette Académie était divisée en trois sections, il n'a presque pas été une séance de la section de chirurgie où Larrey n'ait mis sous vos yeux quelques beaux résultats de ses études et de ses opérations. De combien de pièces importantes n'a-t-il pas enrichi les musées d'anatomie pathologique! Il serait superflu de rappeler ici tous ses titres; mais il en est un que je ne peux passer sous silence, c'est celui d'honnête homme, c'est celui d'homme vertueux, dont l'a décoré le testament de Napoléon. Quel éloge! et dans quelle bouche! Ce titre n'est-il pas supérieur à toutes les dignités? On dirait qu'honorer la vertu dans la personne de Larrey a été la dernière pensée de l'Empereur. Honorer la vertu! Pensée digne d'un prince qui connaît tout le vrai fond des choses humaines. C'est qu'en effet rien n'est plus nécessaire aux hommes que la vertu. C'est par la vertu que les sociétés subsistent. Otez du milieu des hommes la vertu, la probité, la foi réciproque, cette foi qu'adoraient les Romains, il n'est plus rien de noble, il n'est plus rien d'assuré dans les affaires de ce monde, et le genre humain lui-même s'anéantit. Il est un autre mot de l'Empereur qu'a rappelé G. Breschet, et que je dois rappeler : « Si jamais l'armée élève un monument à la reconnaissance, c'est à Larrey qu'elle doit le consacrer. » Le monument s'achève : il va paraître sous les auspices de l'armée et de la France; il sera digne de Larrey : il sort du ciseau ou plutôt du génie de David.

FRAGMENT OMIS A LA LECTURE PUBLIQUE.

A l'égard de la lèpre, si les récits que l'on m'a faits en Orient ont été fidèles, la vraie lèpre de Moïse aurait à peu près disparu du monde. Un médecin fort éclairé, que j'ai connu en Chypre, n'en avait rencontré, dans une pratique de dix-huit ans, qu'un seul exemple. La lèpre que décrit Larrey n'aurait avec celle de Moïse que des rapports fort éloignés; elle en aurait de plus intimes avec l'éléphantiasis. Ces deux maladies auraient les mêmes causes ; elles seraient l'une et l'autre héréditaires ; elles auraient dans leurs premières apparences de grands points de similitude; mais, bien que stationnaires dans les mêmes contrées, cependant l'éléphantiasis affecterait plutôt les lieux bas et humides, tels que les bords de la mer ; et la lèpre, les lieux élevés, secs, et même déserts, de la Haute-Egypte. A ces différences s'en joindraient d'autres. Dans l'éléphantiasis, les extrémités prennent une tuméfaction prodigieuse, entrecoupée d'étranglements et d'atrophies ; dans la lèpre, les pieds, les mains, les jambes, les bras, se détachent et tombent comme dans les maladies de l'ergot. Enfin l'éléphantiasis ne se transmet point par contagion ; la lèpre au contraire est contagieuse, selon Larrey; elle l'est surtout par les vêtements, comme l'est la peste, comme l'aurait été la lèpre de Moïse; mais, il faut l'avouer, elle ne le serait que très rarement. En Chypre, dans le Liban, cette transmission serait démentie par l'expérience. Au reste, les contagions, sur cette question si complexe et si souvent agitée, quelle est encore, sinon l'ignorance, du moins l'incertitude des médecins!

Jusqu'où ne va point cette incertitude? L'ophthalmie semble avoir pour patrie l'Egypte. Elle y était des milliers d'années avant la peste; elle est encore le premier objet que rencontre le voyageur. Ceux de nos médecins qui en ont marqué la nature et les causes, Bruant, Savaresi, Desgenettes, Louis Frank, et Larrey lui-même, en parlent diversement. Du reste, en Egypte, pas de hameau, de village, de bourg, de ville qui n'offre à chaque pas des yeux enflammés, gonflés, altérés, éraillés, déformés, crevés, perdus. Une extension si grande ferait entrer dans l'esprit que ce mal est contagieux. L'est-il en effet? Larrey ne s'en explique pas; mais, en Egypte, entrez avec des yeux sains dans le réduit d'un oph-

thalmique, vous en sortez avec des yeux malades. Toutefois, le mal franchit-il les limites de l'Égypte pour se répandre au loin, comme la peste? Autre point en litige. Que se passait-il sous saint Louis lorsqu'il institua les Quinze-Vingts? On l'ignore. Attachons-nous à ce que nous avons vu. Rapprochons les faits, les lieux, les dates. En 1801, les armées de France et d'Angleterre sont en Egypte; elles ont des ophthalmies; elles quittent l'Égypte pour rentrer en Europe; l'ophthalmie marche avec elles, on la voit à Malte, à l'île d'Elbe, à Gibraltar, dans des villes d'Espagne, de Sicile, d'Italie, d'Angleterre. Elle se montre avec les armées, presque partout, jusque dans la Hongrie et la Pologne. Enfin par le déplacement, le mélange, la fusion, la dispersion des armées, les soldats de presque toutes les nations, Russes, Prussiens, Autrichiens, Bavarois, Hollandais, Suédois, Anglais, Belges, ont l'ophthalmie, et, tandis que la France est épargnée, c'est dans une contrée limitrophe, c'est en Belgique que, pendant trente années, elle a déployé tous ses maléfices. Mais cette ophthalmie est-elle l'ophthalmie d'Egypte? Elle en a tous les caractères, et ces caractères en font une maladie tout autre que les ophthalmies connues: aussi est-elle pour la Belgique une maladie nouvelle. Est-elle réellement contagieuse? Elle l'est à ce point que pour la contracter il suffit, comme en Egypte, d'entrer dans l'atmosphère d'un ophthalmique; à ce point qu'un navire qui a transporté des ophthalmiques donne l'ophthalmie aux passagers qui leur succèdent. Enfin, est-ce de l'Égypte qu'elle est venue? Où serait la merveille de voir en Europe ce qu'on voit en Amérique? La même ophthalmie est portée au Brésil par des noirs d'Afrique, et les noirs d'Afrique la reçoivent de l'Égypte par des communications intérieures. L'ophthalmie de Crimée a-t-elle la même source? Quoi de plus probable? Est-ce que la Crimée est absolument étrangère à l'Egypte? et serait-il si extraordinaire qu'après avoir répandu ses sciences dans le monde, l'Egypte y répandît maintenant ses maladies? Qu'auraient d'étrange ces migrations, après celles du choléra? De peuple à peuple, le mal et le bien se précipitent ou se traînent également sur le globe. Née en Chine, l'inoculation n'est venue jusqu'à nous qu'après des siècles, à travers la Tartarie et l'Europe. La variole, qui a fait inventer l'inoculation, serait peut-être originaire de la Chine plutôt que de l'Arabie. N'oublions pas que dès les premiers siècles, et sans doute dans des temps antérieurs, l'orient et l'occident de l'Asie étaient liés par le commerce de terre et de mer. Le pouvoir de la

Chine s'est étendu jusqu'à la mer Caspienne; elle communiquait avec la Perse, l'Arabie et l'Égypte. Du reste, il faut l'avouer à l'égard de l'ophthalmie, au milieu des nations qui en étaient affectées, l'immunité de la France autorisait à rejeter toute idée de contagion. Larrey n'y croyait pas. J'achève. Dans toute contagion, il est un point initial qu'il faut connaître et détruire; en détruisant la peste, ne détruirez-vous pas l'ophthalmie ? Ce qui se passe dans une ville du Japon justifierait mes paroles.

J'insisterai peu sur la colique de Madrid, sorte d'endémie très limitée, particulière à une seule ville, sur les causes et la nature de laquelle on n'a pas été moins partagé; qui ne dépend d'aucune inflammation viscérale; qui semble tenir de la colique de plomb et du choléra-morbus, aussi douloureuse que la première, moins dangereuse que l'une et l'autre, et dont, s'il en faut croire ce que me faisait l'honneur de me dire à Madrid, quelques années plus tard, l'illustre Luzuriaga, Madrid serait pour jamais délivrée.

Larrey a tranché sans retour, entre Faure et Boucher, une question fondamentale pour la chirurgie militaire. Il a découvert par les faits, c'est-à-dire par l'évidence même, que, dans les grandes plaies par les armes à feu, l'amputation primitive l'emporte sans comparaison sur l'amputation consécutive; il a marqué les indications précises qui rendent nécessaire cette amputation primitive.

Pour l'amputation du bras dans l'articulation scapulo-humérale, il a mis en pratique au-delà d'une centaine de fois un procédé de son invention, le meilleur peut-être que l'on connaisse, et duquel il a obtenu des succès remarquables. A Wagram seulement, sur quatorze cas il a réussi douze fois. Pour l'amputation coxo-fémorale, il a employé le premier un procédé analogue.

Toutes les fois qu'il est possible d'amputer la jambe dans l'épaisseur des condyles du tibia, et il enseigne à reconnaître cette possibilité, il a montré que cette amputation est préférable à celle de la cuisse ou du genou.

Un membre est-il affecté de gangrène traumatique, n'attendez pas pour amputer que le sphacèle soit limité: moins il reste de parties mortes, plus la vie reprend de chaleur et d'action.

J'ai parlé de ses ambulances volantes : d'où célérité des premiers soins; d'où sécurité contre les premiers accidents des plaies, et spéciale-

ment contre les hémorrhagies; d'où enfin sentiment de confiance et de protection mis dans le cœur du soldat.

Il ne veut pas qu'on réunisse immédiatement les plaies par amputation, ni qu'on lève trop tôt le premier appareil; il veut qu'on donne au moignon une situation où il jouisse d'un parfait repos.

A l'égard des pansements, dès ses premières campagnes et toujours, il a préconisé l'application du linge fenêtré. Manquait-il de charpie, de compresses, de bandes, de pièces d'apparcil? il y suppléait par du chanvre, de la mousse, du drap, et, comme je l'ai dit, par son propre linge. Ses exemples sont des leçons de chirurgie et de bonté.

Il veut de plus que les pansements soient rares. Après le premier, et je dois dire l'unique pansement d'un bras amputé, des blessés ont fait à pied le chemin de Russie et de Pologne en France, et sont arrivés guéris. Ils n'avaient rien changé à leur appareil : seulement, de temps à autre, ils avaient eu soin d'en absorber l'humidité avec une éponge.

C'est sur ce principe que, pour le traitement des fractures, il a tiré de l'oubli l'heureux principe de l'immobilité dans les plaies. Il les a fait construire, ces appareils inamovibles, qui sont un des plus grands bienfaits qu'ait reçus la chirurgie militaire, et que la chirurgie civile a généralement adoptés.

Il a fait voir que la reproduction ou, si l'on veut, la consolidation des os est surtout l'œuvre des vaisseaux sanguins; œuvre de laquelle toutefois on ne saurait exclure cette force invisible qui vivifie tout, et qui, pour une nouvelle ostéogénie, emploie selon ses vues les matériaux de construction qu'ont apportés les vaisseaux.

Dans les plaies compliquées d'accidents inflammatoires ou de suppurations profondes, spontanées ou entretenues par des corps étrangers, il faisait des débridements, des incisions, des contre-ouvertures, qui dénouaient les difficultés et faisaient marcher à la guérison.

Pour les plaies de tête, Larrey marque avec précision le traitement qu'elles exigent, et surtout les cas qui nécessitent le trépan. Dans l'occlusion des ouvertures du crâne, il montre que la dure-mère n'entre pour rien dans cette opération naturelle.

Un coup de sabre abat un nez, et laisse au milieu du visage une plaie hideuse. On peut la masquer par l'artifice et les bésicles d'Arson et Boulu; on peut la couvrir par la peau du front. Larrey fait mieux : il prend la peau des joues, l'attire des deux côtés, la joint, l'assujettit par des sutures, et la

soutient élevée par des appuis de gomme élastique. Le nez est refait, et la cicatrice n'est qu'une ligne à peine perceptible.

A propos des blessures graves de la face, il indique avec netteté comment se cicatrisent les parties molles, telles que la peau et les muscles, et les parties dures, telles que les os maxillaires.

Que ne puis-je, messieurs, vous entretenir des étranges plaies que reçurent dans la région du cou Murat, Arrighi et quelques autres! Arrighi, qui eut une artère coupée; Murat, qui perdit la moitié de l'épiglotte. Mais M. Duméril en a suffisamment parlé dans son rapport à l'Institut, et j'ai hâte de passer aux blessures de la poitrine.

Aux plaies qui pénètrent dans cette cavité, s'associent ou succèdent quelquefois des accidents que Larrey apprécie avec sagacité, particulièrement l'emphysème traumatique, dont les planches de son ouvrage renferment une image effrayante: aussi prescrit-il de fermer sur-le-champ les plaies du thorax. Les signes, les effets, les suites des épanchements, il les expose d'une manière neuve et rationnelle; et les succès qu'il obtient dans l'opération de l'empyème, par un procédé qui lui est propre, l'autorisent à vanter et le procédé et l'opération.

Je ne puis tout dire, messieurs, et je voudrais ne rien taire pour épargner, à moi la honte, et à vous l'ennui d'une énumération si sèche et si maigre de tant de précieux travaux (car, dans cet éloge, Larrey semble s'appauvrir, moins encore par mon incapacité que par sa propre richesse); souffrez que je vous renvoie à ce qu'il vous dira lui-même dans son grand ouvrage sur les plaies pénétrantes de l'abdomen, et les lésions de chacun des viscères abdominaux; sur plusieurs affections des voies urinaires, et spécialement de la vessie; organe si diversement blessé par les armes à feu, et dans lequel ne stationnent que trop souvent des corps étrangers, des balles, des os, des caillots de sang, des calculs de natures et de formes si variées; sur un mode d'opération si ingénieux et si simple de la fistule anale; sur les moyens de traiter diverses maladies des organes génitaux; sur le traitement de l'hydrocèle par le séjour d'une sonde élastique; sur quelques maladies de la colonne, le rachitis proprement dit, le mal vertébral et les abcès par congestion.

Du reste, messieurs, vous le savez, le fer et le feu étaient dans les mains de Larrey les instruments de cette mâle chirurgie qu'il voulut faire revivre. La médecine la plus ancienne, celle de son fondateur et de tous les chefs de sectes, les nomades des pays froids et des pays chauds,

les Arabes du désert, les Scythes, les Sarmates d'Hippocrate et les Libyens d'Hérodote, aussi bien qne les Ostiaks de nos jours; enfin tout l'ancien monde, la Chine, l'Inde, le Japon, et surtout l'Égypte, lui donnaient l'exemple : cette Égypte si bien étudiée par Prosper Alpin, cette Égypte si bien connue de Larrey, son disciple et son imitateur. Avec le fer rouge il limite et détruit l'érysipèle traumatique; il ouvre les vastes abcès phlegmoneux, et ces abcès par congestion dont je parlerai tout-à-l'heure; le feu qu'il y porte raffermit toute l'organisation, et arrête les hémorrhagies graves que ne peuvent arrêter les ligatures. Avec la mèche enflammée ou le moxa, il combat l'ophthamie, l'amaurose, les névralgies et les paralysies traumatiques, et la coxalgie fémorale; dernière affection sur laquelle il a laissé des remarques dignes d'être méditées par tous les praticiens. Enfin, par le moxa, il a guéri des anévrismes profonds, comme on guérit en Égypte jusqu'au sarcocèle, et par là il apprend que le comble de l'art serait de déplacer à souhait les principes des maladies, et de leur ouvrir à l'extérieur une issue qui en dissiperait les éléments.

D.-J. LARREY a publié :

I. Mémoire sur les amputations des membres à la suite des coups de feu, étayé de plusieurs observations. Paris, 1797. Thèse in-4.

II. Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient, en Égypte et en Syrie. Paris, 1803, in-8.

III. Mémoire sur la plique, inséré dans les *Mémoires de l'Institut* (*savants étrangers*). Paris, 1811, tome II, in-4.

IV. Mémoires de médecine et de chirurgie, et campagnes militaires. Paris, 1812-1818. 4 volumes in-8.

V. Considérations sur la fièvre jaune. Paris, 1821, in-8 de 36 pages.

VI. Recueil de mémoires de chirurgie. Paris, 1821, in-8 de 320 pages avec quatre planches. Ce volume contient : De l'usage du moxa; — mémoire sur le siége et les effets de la nostalgie; — notice sur les propriétés de la membrane iris; — notice sur les plaies des intestins; — mémoire sur la rupture du col du fémur.

VII. Mémoire sur les plaies pénétrantes de la poitrine, inséré dans les *Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1828, tome I[er], page 221 à 250, in-4.

VIII. Clinique chirurgicale, exercée particulièrement dans les camps et les hôpitaux militaires depuis 1792-1826. Paris, 1829, 1832, 1836. — 5 volumes in-8 avec deux atlas contenant quarante-sept planches.

IX. Mémoire sur le choléra-morbus. Paris, 1831, in-8 de 48 pages.

X. Relation médicale de campagnes et voyages de 1815 à 1840, suivie de notices sur les fractures des membres pelviens, sur la constitution physique des Arabes, et d'une statistique chirurgicale des officiers généraux blessés dans les combats, et pansés sur les champs de bataille. Paris, 1841, in-8 de 400 pages.

Indépendamment de ses ouvrages, D.-J. Larrey a publié un grand nombre de mémoires et d'articles dans le *Bulletin de la Faculté de médecine*, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *Journal complémentaire des sciences médicales*, la *Description de l'Égypte*, les *Mémoires de l'Institut*, le *Recueil de mémoires de médecine et de chirurgie militaires*, etc.

Paris. — Impr. de Bourgogne et Martinet, rue Jacob, 30.





